

“Nous étions dans un environnement délétère... des verrous ont sauté”

# Blanc, les blacks et les Bleus

Fils de communiste, marié à une femme d'origine algérienne, Laurent Blanc voulait faire oublier l'échec moral de la Coupe du Monde. Serge Raffy raconte comment le sélectionneur s'est laissé piéger dans une histoire qui pourrait transformer le football en champ de ruines

Is le traquaient nuit et jour, autour du célèbre palace de Merano, dans les Dolomites. Les paparazzis avaient tenté de soulever le personnel de ce centre de remise en forme pour stars dépressives. Le cliché rêvé pour les magazines people. Laurent Blanc en peignoir, la mine déconfitée, ravagé par le tsunami de l'affaire des quotas. Blanc qui broie du noir. Blanc pas blanc bleu. Blanc le sauveur de l'équipe de France, l'âme du groupe de 1998 broyé par la terrible machine médiatique. Les manieurs de téléobjectifs, malgré mille ruses, ont fait chou blanc, si l'on peut dire. Le sélectionneur de l'équipe de France est resté dans l'ombre, invisible, muet, anéanti par la polémique, dépassé par un scandale qui lui échappe. Les anciennes gloires du football ne sont pas toujours des gestionnaires de crise. Laurent Blanc moins que d'autres. Trop sensible. Trop sûr de lui ? Au début de l'affaire, il avait haussé les épaules. « Médiapart, qui connaît ? », avait-il lâché à ses proches. Celui qu'on surnomme « le Président » à cause de sa haute stature, de sa carrière irréprochable, de son charisme, n'a qu'une bible, « l'Equipe ». Tout ce qui vient d'ailleurs n'est qu'épiphénomène,

que brouille. Alors pourquoi s'affoler ? Personne ne l'avait prévenu qu'un complot venu de loin se fomentait. L'origine de ce complot ? La tragédie nationale de Knysna, bien sûr, lorsque, pour la première fois dans l'histoire, les joueurs se sont mis en grève lors de la Coupe du Monde en Afrique du Sud. Une déflagration où toutes les haines, les peurs, les contradictions de la société française ont éclaté au grand jour comme une pastèque trop mûre.

Petit rappel. Dès le lendemain du désastre, les murs de la Fédération française de Football rugissent des pires rumeurs. Les phrases tombent comme des guillotines. Mutinerie de gamins qui « crachent sur le maillot », ne « chantent “la Marseillaise” qu'un fusil sur la tempe », « n'ont pas la fibre patriotique » car « binationaux ». A l'extérieur, les politiques s'en mêlent piteusement, jusqu'à constituer une commission parlementaire aux allures de procès de Nuremberg. Jusqu'au président de la République qui invite Thierry Henry à l'Élysée pour savoir... Le foot français est embringué dans une affaire d'Etat. Le feuilleton sportif entre alors dans sa zone nauséabonde. C'est sur ce terrain miné que Laurent Blanc atterrit. Fils d'un

mineur communiste d'Alès, marié à une femme d'origine algérienne, il est l'homme idoïne. Champion du monde, joueur exceptionnel, morale irréprochable, respecté de tous, il a joué dans les plus grands clubs européens : Marseille, Naples, Inter de Milan, Barcelone. L'anti-Domenech. Sa mission : redonner la fibre patriotique à des mercenaires plus préoccupés par leurs comptes en Suisse que par le maillot tricolore. Comment réussir à faire aimer la France à des gamins mondialisés, qui se déplacent en jet privé, confient leur fortune à des fondés de pouvoir dispatchant les millions d'euros dans les paradis fiscaux ? Laurent Blanc doit faire vite. En finir avec cette névrose collective qui pourrit le football français. Faire oublier le « Titanic » moral de Knysna. A la FFF, on sait la situation alarmante. Désaffection des petits clubs, désengagement des éducateurs, écoeurés par le climat délétère. La faute à qui ? Aux pertes de valeur, à l'excès de fric, à la dilution de l'esprit patriotique, répètent les dirigeants. Diagnostic qui ne touche pas que le football, bien sûr. Mais le poison du nationalisme primaire et, par ricochet, du racisme ordinaire fait son chemin.

Dès l'été 2010, à Ouistreham, sur la côte normande, du 18 au 21 juillet, la Direction technique nationale se réunit et déclenche un plan Orsec, qu'on pourrait appeler opération « Bleu, blanc, rouge ». On y évoque déjà le problème des binationaux, de l'équilibre ethnique dans le recrutement des jeunes. Au cours de cette séance, Francis Smericki, entraîneur des Bleus de moins de 20 ans, s'in-

“On peut baliser, en non-dit, sur une espèce de quota. Mais il ne faut pas que ce soit dit.”  
Verbatim  
Mediapart de la réunion du 8 novembre.  
François Blaquart, DTN de la Fédération française de Football



Laurent Blanc, le 7 mai dernier à l'aéroport de Bordeaux-Mérignac

“On a l'impression qu'on forme vraiment le même prototype de joueurs : grands, costauds, puissants (...) Qu'est-ce qu'il y a actuellement comme grands, costauds, puissants ? Les blacks.”  
Laurent Blanc, entraîneur des Bleus

surge contre cette dérive « discriminatoire ». Dans la foulée, en septembre, au siège de la Direction technique nationale, au cours de plusieurs autres réunions confidentielles, il met à nouveau en garde contre les dangers des quotas. En vain. Le mouvement fatal est enclenché. Mais les récalcitrants ne s'avouent pas vaincus. Ils s'organisent. Lilian Thuram, conseiller fédéral, militant antiraciste très actif, est mis dans la confiance. L'ancien arrière de l'équipe de France, coé-

quipier de Laurent Blanc, ne cache pas son inimitié envers « le Président ». Il le tacle à chaque occasion depuis des mois. Blanc le traite de « donneur de leçons ». Les deux héros du Mondial 98 ne s'aiment pas. En tout cas, malgré tout ce qu'il sait sur l'étrange climat qui règne chez ses collègues de la FFF, Lilian Thuram ne dit mot. Pas de déclaration à la presse. Pas de petite phrase sibylline. Il ne fait pas officiellement partie de ceux que certains appellent les « conjurés des quotas », cette poi-

gnée de dirigeants bien décidés à enrayer la machine folle qui conduit le foot français tout droit dans les bras de Marine Le Pen. « Pas seulement d'elle, précise un dirigeant de la DTN, car depuis des mois nous subissons le climat politique ambiant : les petites phrases de Guéant, d'Hortefeux, de Sarkozy. Nous étions dans un environnement délétère, et c'est vrai que des verrous ont sauté... »

Après discussion, en ce début d'automne 2010, les « conjurés »

des quotas » décident d'enregistrer la conversation de la réunion du 8 novembre. C'est Mohamed Belkacemi, conseiller technique national en charge du football des quartiers, qui joue les taupes. Une bombe à retardement. Quand le scandale éclate, pas de doute, Laurent Blanc, dit « Lolo », est tombé dans le piège. Il vient pour parler de Barcelone, le club mythique où il a joué. Le Barça et ses « joueurs nains », maîtres de ballet d'un football de rêve. Le contraire du modèle dominant de l'Hexagone, qui privilégie les armoires à glace par rapport aux virtuoses. Celui des Bleus de 1998, cher à Aimé Jacquet : un bloc-équipe d'airain, une défense de fer, un milieu de béton, pour imposer le défi physique à l'adversaire durant 85 minutes, puis par épuisement marquer in extremis.

« Pour que ce système fonctionne, il faut un génie comme Zidane, précise Christian Jeanpierre, patron du foot sur TF1. Sans un joueur de cette trempe, les costauds peuvent jouer des heures sans concrétiser. C'est ce qu'on a vécu après le départ de Zizou et c'est ce qui a généré le jeu un peu mécanique des années Domenech. » Avec son corollaire : une France du foot qui roupille d'ennui. Laurent Blanc, lui, est un chaud partisan d'une évolution rapide vers un nouveau style. Plus souple, plus fluide. Un équilibre subtil entre athlètes survitaminés et petits Mozart du jeu. Il en parle avec ses deux « parrains », Aimé Jacquet et Guy Roux. Les deux hommes le soutiennent. Oui, il faut diversifier les recrutements. Oui, il faut redonner de la place aux « petits ». Les lilliputiens du Barça, Messi, Xavi et Iniesta, dynamitent la doxa frenchie ? Sans doute, mais le club catalan dispose aussi de gros costauds, comme Eric Abidal ou Seydou Keita, deux joueurs noirs très techniciens. C'est le message que Blanc veut faire passer. Et, en fin de réunion, il s'enlise, se mélange les pinces, rentre dans le débat des petits Blancs et des grands Noirs. Le piège est refermé. Lui qui a nommé Alou Diarra, un grand Noir d'origine malienne né à Villepinte, capitaine des Bleus, qui a placé Samir Nasri, un Arabe d'origine algérienne (un « petit »), comme stratège de

l'équipe et promu tant d'autres joueurs de couleur est pris dans un étouffement. La suite ? Un océan de boue, des polémiques infinies sur les binationaux, le trafic des joueurs africains qui viennent avec des faux papiers, trichant sur leur âge pour être sûrs d'être sélectionnés, et donc « piquant la place des petits Blancs ». Il y a aussi la dénonciation du racisme à rebours de Lilian Thuram qui, le jour de la victoire du Mondial 98, demande à ses copains noirs de faire une photo tous ensemble. Réplique de son coéquipier Frank Leboeuf : « Tu imagines si nous, les Blancs, on avait proposé ce genre de cliché ? Qu'est-ce que tu aurais dit ? » Le mythe des Bleus de 98 vient de voler en éclats.

Quelques semaines après cette réunion de toutes les vilénies, le 13 décembre, Lilian Thuram démissionne sans raison du Conseil fédéral. Était-il au courant de l'enregistrement de Mohamed Belkacemi ? L'a-t-il eu entre les mains, comme quelques-uns le subodorent dans le

« Je crois qu'il faut recentrer, surtout pour des garçons de 13-14 ans, 12-13 ans, avoir d'autres critères, modifiés avec notre propre culture (...) Les Espagnols, ils m'ont dit : « Nous, on n'a pas de problème. Nous, des blacks, on en a pas. » Verbatim Mediapart de la réunion du 8 novembre

milieu du foot sans la moindre preuve ? « Il est un des rares à la Fédé à connaître très bien un site comme Mediapart, souligne l'un d'eux. Nous, on ne connaît que "l'Equipe"... » Accusation plus que légère, révélatrice du sale climat qui empoisonne le foot français. Laurent Blanc reconnaît, le 9 mai, qu'il a commis une grosse erreur, qu'il a été piégé par le « contexte ». Cette affaire l'a dévasté. Il a été à deux doigts de tout plaquer. Et puis les potes de 98 sont montés au front pour le supplier de rester : Lizarazu, Dugarry et surtout Zidane. Quand l'oracle de Madrid a parlé, après s'être longuement entretenu au téléphone avec Blanc dans sa retraite de Merano, le soufflé est retombé. Les médias ont mis un bémol au déferlement. Zizou le Sage a encore fait la passe décisive... Son mot d'ordre ? Toujours le même. Soyez zen. Cool. Il faut dé-dra-matiser. De toute urgence. Sous peine de transformer le football français en champ de ruines.

SERGE RAFFY

## Mohamed Belkacemi sort du silence

# “Pourquoi t'as pas fermé ta gueule, Momo ?”

Depuis la publication des fameux enregistrements par Mediapart, ce conseiller chargé du football des quartiers est au cœur du tourbillon qui agite le monde du ballon rond

La taupe », c'est le mot qui colle à son nom depuis une bonne semaine. Lui, un traître ? Parce qu'il a reconnu avoir posé son petit dictaphone devant lui, sur la table, à la fameuse réunion du 8 novembre 2010 ? Parce qu'il a enregistré les dirigeants du foot français quand ils disaient vouloir moins de Noirs et d'Arabes sur les terrains ? Parce qu'il a voulu que sa hiérarchie entende « ces propos inqualifiables » ? Mohamed Belkacemi se serait dénoncé, comme on se rendrait après avoir commis un délit. Mais « c'est faux, dit-il. J'ai

simplement reconnu avoir remis l'enregistrement à ma hiérarchie. Rien d'autre ». Qu'importe, la traque est lancée. « On » le pourchasse comme un animal fouineur qui aurait mis son nez là où il ne fallait pas. Mohamed Belkacemi a dû se « sauver » de sa propre maison, avec femme et enfant, se réfugier chez un ami. A sa fille de 6 ans, « on » vient poser des questions dans la cour de récré.

C'est comme un piège qui se referme sur lui. Il était pourtant convaincu de bien faire. Impossible d'avaler quoi que ce soit, « j'ai perdu 6 kilos ». Plus de sommeil, « j'ai que



Mohamed Belkacemi, pendant la Coupe d'Afrique des Banlieues de 2007.

ça en tête : qu'est-ce que ça veut dire tout ça ? » Et ceux qui lui demandent : « ...Mais pourquoi t'as pas fermé ta gueule, Momo ? » Alors tenir bon. Il a des soutiens : Aimé Jacquet, Yannick Noah, Bernard Lama, Lilian Thuram, Abd Al-Malik, Benoît Hamon. Mohamed Belkacemi, chevalier de l'Ordre national du Mérite depuis 2009, s'accroche à cette seule certitude : il n'est pas « ce lâche qui aurait agi de manière déloyale ». Ni un justicier. C'était seulement une question de « conscience citoyenne ». Dénoncer un climat de plus en plus délétère à la Fédération. Et tant pis s'il risquait sa place, ses 5 000 euros par mois. Mohamed Belkacemi souhaite juste qu'on « protège nos enfants, quelle que soit la couleur de leur peau : ils sont l'avenir de ce pays ».

Il y a comme une filiation entre ces petits du foot et lui. Lui, le fils d'immigrés devenu titi parisien. Mohamed Belkacemi, dit « Momo », est né à Paris en 1961. Il raconte que son père, indigène algérien, était éboueur pour EDF. Une enfance heureuse, à l'école comme dans la rue, « même si on était catalogués bougnoules, même s'il arrivait de se coucher avec un bout de pain et un morceau de sucre dans le ventre ». Il se promettait déjà que

« Il n'y a pas d'atteinte à la loi sur les discriminations » et rien ne permet de dire que Laurent Blanc « cautionne des orientations discriminatoires ». Il revient à la FFF de « décider de la poursuite ou non de la mission de François Blaquart ». Conclusion mardi matin, après la mission d'inspection conduite par le ministère des Sports. Chantal Jouanno, ministre des Sports

les baskets qu'il ne pouvait pas avoir, il les aurait devenu grand. C'est cette « niaque » qui l'a porté. A 14 ans, le foot. Et Mohamed Belkacemi découvre « une voie », la sienne. Première enveloppe : 450 francs, une prime de match. Son père lui demande d'où viennent les billets, il ne croit pas que courir après un ballon rapporte. « Momo » appelle l'entraîneur, « mon père était rassuré, j'étais pas un voleur ». A 17 ans, il accompagne un copain au Paris Football Club. Un joueur manque, le coach lâche : « Tu joues. » Défenseur. Mohamed enfile des chaussures trop petites, un short qui le boudine. Et à la fin du match on lui dit : « Tu reviens la semaine prochaine. » Il devient capitaine de l'équipe, monte en 3<sup>e</sup> division : « Je découvre la France grâce au foot. » Et puis Mohamed Belkacemi frappe le ballon dans le 94, à Villecresnes. Il gagne 1 000 francs, reverse tout à son père qui redistribue à la famille.

A 30 ans, rupture du tendon rotulien, il arrête le foot. Passe ses brevets d'Etat. En 1998, la Ligue de Paris l'embauche comme conseiller technique régional : « Je vais sur le terrain, à la rencontre de ceux qui sont désorganisés, je les cadre, leur explique qu'on ne

peut pas tous devenir des Zidane, mais que le foot est un monde où chacun peut trouver sa place. » Il croise quelques pépites, rencontre aussi des épaves, des gars avec bracelet électronique à la cheville, des adolescences en errance. En dix ans à la Ligue, il forme 1 500 jeunes. Et puis viennent les émeutes de 2005 à Clichy-sous-Bois. Coup de fil d'Aimé Jacquet, auquel le ministère de la Jeunesse et des Sports demande ce qui est en place pour les jeunes dans les quartiers. Rien. A part ce que fait Mohamed. Début 2006, Jacquet demande la création d'un poste de « Monsieur Banlieue » au niveau national. Des voix résistent. Mohamed Belkacemi ne sera pas régularisé avant 2008. C'est un Sisyphe heureux, il bosse : « J'ai l'impression de devoir donner aux jeunes des quartiers un peu de moi-même pour qu'ils se construisent. »

Vient ensuite le fiasco de l'Afrique du Sud. Et des réunions, où Mohamed a entendu « des choses indignes ». Comme un intervenant qui se serait plaint de voir des joueurs débarquer avec des tapis de prière. Ou une rumeur selon laquelle les jeunes joueurs remplissent des fiches où leur est demandée l'origine de leurs grands-parents. Et cet été, à Ouirehram, à une réunion de la direction technique nationale, certains liaient l'échec sur le terrain à la couleur de peau des joueurs. L'ancien directeur technique, Gérard Houllier, avait alors tapé du poing sur la table. « Il demandait que tout le monde se calme », se souvient Mohamed. Et Belkacemi a pris la parole pour pointer l'écart abyssal entre la direction de la Fédération et les joueurs. Pas de réponse.

Alors, le 8 novembre 2010, l'enregistrement, c'était un élément probant pour appuyer un propos auquel tout le monde restait sourd. Mohamed le remet à son supérieur André Prevosto. Les mois passent. Silence radio encore. Mediapart révèle l'affaire. Et Mohamed Belkacemi se retrouve en position d'accusé. Le voilà « stigmatisé » à son tour. Avec, en arrière-goût, cet étrange sentiment de n'avoir été rien qu'une caution pour la Fédération française de Foot. Traité en somme comme un mec de cité. ELSA VIGOUREUX